

Jazz, lasagne, braquages, etc.

Patrick Isabelle

Numéro 11, 2009

Moustaches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Isabelle, P. (2009). Jazz, lasagne, braquages, etc. *Biscuit Chinois*, (11), 48–57.

Jazz, lasagne, braquages, etc.



Patrick Isabelle

a su que les livres allaient devenir toute sa vie à l'âge de six ans, en ouvrant *Fifi brindacier* à la bibliothèque municipale. Né à Montréal entre le référendum et la mort de John Lennon, il s'est longtemps emmuré pour lire à profusion, jusqu'à ce que l'écriture vienne d'elle-même hanter ses trop nombreuses nuits blanches. Encore aujourd'hui, on peut l'apercevoir dévisageant la race humaine, analysant ses moindres gestes, dans l'espoir qu'un jour, cela lui sera utile lorsqu'il écrira son ultime chef d'œuvre. En attendant, il vit quotidiennement son auto-fiction en espérant qu'elle aura une fin heureuse.

— BEN VOYONS DONC, tu peux pas faire arrêter ta grand-mère !

Le regard ahuri de mon père se pose sur moi. Tout le monde avait arrêté de manger, sauf, bien sûr, Christian, le plus jeune, qui continuait d'enfourner sa lasagne comme s'il s'agissait du dernier repas de sa vie. Il était toujours comme ça.

— 'Est folle, crisse !

Avant même que je puisse rajouter quoi que ce soit, le vieux était sur ses pieds, prêt à me sauter dessus, retenu par mes deux frères. Le visage crispé de douleur, il tentait, tant bien que mal, de se défaire de leur emprise en grognant pendant que ma mère, blasée, s'allumait une cigarette et prenait une gorgée de vin rouge. Un instant, j'ai cru qu'il allait faire une crise cardiaque.

— Calme-toi, Robert. Y'a pas tort, t'sais.

La voix mondaine de ma mère sembla le calmer et, se ressaisissant, il lâcha prise et reprit place à table comme si rien n'avait été dit. Hugo et Mathieu en profitèrent pour nous resservir du vin tout en gardant un œil sur le père qui s'était, lui aussi, allumé une cigarette. Le silence régnait de nouveau sur la salle à manger, mis à part le bruit des fourchettes et du jazz insupportable que ma mère insistait pour faire jouer à tous nos soupers.

De l'autre côté de la table, Agnès, ma sœur, me dévisageait en me montrant mon père du regard. Son insistance à toujours me faire dire son opinion à sa place m'avait déjà coûté beaucoup plus que de la simple rage de papa, mais je n'y pouvais rien, cette fois... elle avait raison. J'attendais, néanmoins, que la tension palpable s'atténue un peu et lui répondis en ouvrant grand les yeux. Exaspérée, elle se défoula en arrachant un gros morceau de la miché de pain, avec lequel elle attaqua violemment sa lasagne.

Une fois excusé, je sortis de table pour me diriger au deuxième étage du manoir familial afin de m'enfermer dans la salle de bain. La folie technologique de mon père avait même amené le jazz dans les toilettes. Décidément, il ne savait plus quoi faire de son argent. J'avais toujours exécré la richesse de mes parents et pisser sur un scat d'Ella Fitzgerald ne faisait qu'empirer le tout.

Agnès entra derrière moi et sauta sur le comptoir. S'adossant au mur, elle croisa les jambes, son verre de vin à la main, une longue cigarette dans l'autre. Sa manie de me regarder pisser était complètement banale depuis notre enfance. Je crois qu'elle avait toujours été fascinée par le fait que je pissais debout, ou peut-être était-ce simplement du voyeurisme. Toujours est-il que, ce soir-là, au lieu de fixer avec admiration mon membre en train d'uriner, c'est mon regard que ses yeux venaient chercher. J'attendais qu'elle dise quelque chose en gardant un œil sur la cuvette, essayant de me concentrer pour ne pas en mettre partout.

— T'es vraiment con, t'as aucun tact.

Je tirai la chasse et m'approchai d'elle, remettant mon engin bien au chaud dans mon pantalon. Je lui arrachai sa cigarette qui finit sa vie dans le tourbillon de la toilette.

— Depuis quand tu fumes, toi ?

— Depuis que t'as décidé de te laisser pousser une moustache.

— Je l'aime, moi, ma moustache.

Soupirant, elle leva les yeux au plafond, un sourire en coin... le portrait tout craché de ma mère, en plus jeune et plus jolie. Elle enroula ses jambes autour de ma taille en me reprochant d'être pédant. Elle savait comment m'amadouer et se plaisait à tenter de m'allumer, sans jamais réussir. Mais c'était un défi qu'elle chérissait et je n'avais jamais eu la force de lui dire que les rousses me répugnaient depuis que j'avais assassiné mon complexe d'Œdipe.

— T'aurais pas dû lui annoncer ça de même. Papa est ben trop fier pour mettre sa vieille en prison si ça lui donne rien en retour. Pis ta moustache t'enlève toute crédibilité.

— Ben t'as juste à le faire toi-même si t'es pas contente.

— Es-tu fou, toi ? Des plans pour qu'il perde toute admiration pour moi pis qu'y'arrête de payer mon loyer ! J'ai un culte à faire survivre, moi. Toi, t'as rien à perdre.

Là-dessus, elle n'avait pas tout à fait tort. Mon père m'avait toujours considéré indigne de porter son nom, encore plus d'hériter de sa fortune, depuis le jour où j'avais refusé de jouer les pédés pour impressionner un « client ». Ma sœur, elle, ne lui avait jamais refusé aucune faveur, ayant besoin de son support financier. Ou était-ce simplement parce qu'elle y prenait goût ? Je ne l'ai jamais su. Aussi proche de ma sœur ai-je pu être, elle a toujours été aussi mystérieuse, ne dévoilant jamais rien sur elle. Je n'ai même jamais su ce qu'elle pouvait bien faire de sa vie ; je ne la voyais sortir de chez elle que le dimanche pour venir aux soupers familiaux.



C'est en catastrophe qu'elle m'avait appelé le jeudi précédant. *Faut que tu viennes tout de suite... c'est grand-maman.* Mon cœur s'était aussitôt mis à sauter dans ma poitrine. J'avais couru jusque chez elle, paniqué, excité à l'idée que peut-être (enfin !) la vieille chipie était morte. Car, contrairement à son fils, l'ancêtre m'avait toujours pris en affection et gardait en banque un beau gros magot qu'elle m'avait promis à sa mort.

J'avais vite débandé lorsque, en faisant irruption chez elle, j'avais trouvé Agnès en train de courir calmement sur son tapis roulant, complètement nue. En me voyant, elle avait arrêté la machine, éteint la musique et, après avoir pris le temps de se sécher entièrement, avait enfilé un chemisier en se dandinant. *Je vais faire du café,* qu'elle m'avait dit, tout bonnement, comme si elle avait totalement oublié le coup de fil qu'elle venait de me donner. Espérant toujours un peu que la ridée soit décédée, j'avais pris mon mal en patience et j'étais

passé à table en essayant de dissimuler ma joie avec une expression qui, même peu convaincante, laissait paraître un certain désarroi. Après m'avoir offert un bol de café, elle s'était assise en face de moi, avec l'élégance que je lui connaissais, avait croisé ses jambes avec grâce et m'avait souri.

— C'est quoi ? Le Mile-End est en train de t'atteindre, tu te laisses pousser une moustache ? qu'elle me dit, désinvolte.

— Grand-maman...

— Tu ressembles encore plus à Papa, moustachu. Fais-toi pas d'illusions, c'pas parce que t'as une moustache que ça fait de toi un homme.

C'était reparti. Assez propre de ma personne, j'avais décidé qu'une moustache m'allait à ravir. C'est avec classe que je la portais, fièrement, au détriment de tous mes détracteurs. Une mince, bien taillée, qui me donnait l'air d'être sorti tout droit des années quarante. Sublime et marginale, elle me donnait l'impression d'être plus élégant, ce qui, en soi, aurait dû plaire à ma sœur qui me reprochait sans arrêt de faire dur, de ne pas faire honneur à notre statut familial.

— Hey ! Tu m'as pas fait venir ici pour me parler de mon poil ! Qu'est-ce qu'elle a, grand-maman ?

— Ah ! Vire pas fou, 'est pas morte !

(Merde !)

— 'Est pas morte ? Y'est où, le problème, d'abord ?

Elle avait saisi le journal sur la table et, en me le balançant au visage, s'était mise à hurler :

— C'est écoeurant ! On peut pas laisser faire ça ! A va salir la réputation de la famille, la maudite ! Faut faire de quoi ! De quoi on a l'air, là, hen ? Papa va virer fou quand y va apprendre ça... à son âge !

Un tout petit article était encerclé au feutre et, malgré les hurlements de ma sœur, je tentai de le lire.

UNE VIEILLE DAME DÉVALISE UN DÉPANNEUR

Une dame d'environ soixante-dix ans a volé l'argent de la caisse enregistreuse d'un dépanneur, hier, à Montréal. Selon l'employé, la dame a prétendu cacher une arme sous son manteau, mais ne l'a jamais exhibée. Elle s'est enfuie avec quelques centaines de dollars. Les policiers estiment la présence d'empreintes digitales permettrait de retrouver la responsable de ce *hold-up*. Il s'agirait du dernier de cinq délits, tous effectués dans le même quartier ce mois-ci. Un portrait-robot a été émis par le Service de police de la communauté urbaine de Montréal.

La ressemblance était frappante. *'Est folle ! 'Est complètement folle !* Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui aurait bien pu pousser le dinosaure à braquer des dépanneurs, avec tout l'argent qu'elle avait en banque, sans compter celui qu'elle soutirait à mon père ? *Faut lui faire entendre raison !* Ça n'avait aucun sens.

— Ben voyons donc, Agnès ! C'est sûrement pas elle ! Toutes les vieilles se ressemblent, anyways ! Grand-maman ferait jamais ça, c'est à peine si a se rappelle de son nom !

N'empêche que c'était tout à fait son genre de faire une chose pareille. L'année précédente, elle s'était fait surprendre cachée dans un des vestiaires des hommes de l'Université de Montréal, en train d'espionner quelques spécimens dans les douches. Ben quoi ? C'pas parce que j'suis vieille que j'peux pas me faire du fun ! qu'elle avait rétorqué à mon père quand il était allé la chercher au poste. Peu de temps avant, elle avait été retrouvée en train de courir nue sur le terrain de soccer du centre Claude-Robillard pendant un match. La mamie, bien que très gentille, avait une drôle de conception du plaisir, et s'amusait à faire éclater les scandales.

J'ai passé les journées suivantes à essayer de rejoindre la vieille pour en avoir le cœur net, mais depuis que grand-papa était mort, elle n'était jamais chez elle et passait son temps à flirter avec les hommes dans les bingos de la ville. Au bulletin de nouvelles, ils avaient montré un extrait de la bande vidéo d'un des *hold-up* et, bien que l'image ait été trop floue pour je puisse apercevoir son visage, je n'avais eu d'autre choix que d'admettre l'évidence : c'était vraiment la vieille. Sa démarche, son manteau et son chapeau ridicule l'avaient trahie. Agnès semblait persuadée qu'il fallait non seulement que je rase cette « horreur » sous mon nez, mais que nous dénoncions la grand-mère, sinon on croirait à une complicité de la part de la famille si jamais on la démas-

quait, ce qui, en somme, pourrait ruiner la réputation de notre père, ce qui risquerait de nuire directement à son rendement monétaire, ce qui affecterait directement la vie de princesse qu'elle menait. Bien que ses intentions aient été complètement égoïstes, je devais tout de même lui donner raison sur un point : le croûton avait été trop loin cette fois. J'avais beau révéler ma grand-mère, et désirer ardemment mon héritage, elle ne pouvait pas se mettre à voler qui bon lui semblait. Être un danger pour elle-même, ça allait, on y était même habitué, mais en devenir un pour les autres, ça devenait sérieux... surtout si elle avait un fusil. Une grand-mère nue, c'est épouvantable, mais une mémé armée, ça devient vite cauchemardesque. C'est pourquoi, en route vers la banlieue, Agnès avait décidé que j'annoncerai tout à la famille et qu'alors, nous agirions en conséquence, car aucune décision importante ne se prenait sans l'approbation unanime de la bande. Le vote de ma sœur était déjà assuré, ma mère prendrait sans doute mon bord et Christian, du haut de ses 12 ans, trouverait amusant de faire arrêter sa grand-mère. Hugo et Mathieu, eux, seraient sûrement aussi outrés qu'Agnès et n'hésiteraient aucunement à la faire enfermer (le nom de la famille !). Mon père, lui, risquait de ne rien vouloir entendre. *Il est borné, papa, et il a son honneur ! Attaquer sa mère, c'est comme attenter directement à son ego !* Agnès avait raison là-dessus aussi. Après tout, qui voudrait dénoncer sa vieille mère pour quelques centaines de dollars ?



La réaction de papa à la vue de l'article avait été exactement la même que la mienne, malgré mes argu-

ments et l'appui de mes frères, qui n'avaient pas douté une seconde de la culpabilité de la vieille. Agnès s'était contentée de baisser les yeux, exactement en même temps que ma mère. Christian avait continué de se goinfrer comme s'il n'avait rien mangé depuis des lunes. Après quelque temps, mon père s'était tourné vers grand-maman, qui jusque-là avait observé la scène avec intérêt et amusement, et lui avait demandé la vérité. Elle s'était contentée de sourire, mais voyant tous les membres de la famille suspendus à ses lèvres, avait fini par tout avouer. *Si on peut plus se faire du fun... c'est juste une couple de cent piasses !* C'est à ce moment-là que j'ai proposé qu'on la fasse arrêter.

Quand je suis redescendu avec Agnès, la table était desservie, une nouvelle bouteille de vin avait été ouverte et le jazz continuait de remplir la pièce. Ce n'est qu'après quelques instants que je m'aperçus du silence absolu. Tous les regards étaient tournés vers moi. Je m'arrêtai sec, repoussant ma sœur derrière moi. Grand-maman était debout et tenait un fusil dans sa main, une cigarette coincée entre ses minces lèvres. Son visage assombri lui donnait l'air encore plus vieille et, en me voyant arriver, elle m'a fait un grand sourire. Puis sans crier gare, elle a pointé l'arme sur moi.

— Vas-tu me raser ça, c'te maudite moustache-là ?